

Erik Satie.

Alfred Eric Leslie Satie, dit Erik Satie, né à Honfleur en 1866 et mort à Paris en 1925, est un compositeur et pianiste français. Très novateur, atypique, il est le Alfonse Allais de la musique : déroutant, drôle, imprévu... Écoutons-le dans une de ses œuvres les plus connues :

Les trois valse distinguées : <http://www.musicalitis-ressources.com/node/140>

Né de Jane Leslie Anton, d'origine écossaise et d'Alfred Satie, courtier maritime normand, élevé dans la religion anglicane, Erik Satie a passé sa jeunesse entre la Normandie et Paris. En 1870, la famille Satie quitte Honfleur pour Paris où le père a obtenu un poste de traducteur. Après la mort de leur mère en 1872, Erik et Conrad retournent à Honfleur chez leurs grands-parents paternels, avec qui ils embrasseront le catholicisme, tandis que leur sœur reste avec leur père à Paris. Au décès de leur grand-mère paternelle en 1878, retrouvée morte sur une plage de Honfleur, ils vont vivre à nouveau chez leur père à Paris. Ce dernier s'est remarié avec une femme de dix ans son aînée, Eugénie Barnetche, professeure de piano, qui enseigne à Erik les bases de l'instrument. En 1879, il entre au Conservatoire de musique. Jugé sans talent par ses professeurs, il est renvoyé après deux ans et demi de cours avant d'être réadmis, fin 1885. C'est durant cette période qu'il composera sa première pièce pour piano connue, « Allegro » (1884). Cependant, incapable de produire une meilleure impression sur ses professeurs, il décide de s'engager dans un régiment d'infanterie. Après quelques semaines, constatant que l'armée n'est pas pour lui, il se fait réformer en exposant sa poitrine nue au froid de la nuit hivernale au point d'en attraper une congestion pulmonaire. En 1887, il s'installe à Montmartre et compose ses quatre « Ogives » pour piano, dont les partitions ne font apparaître aucune barre de mesure, caractéristique qui sera réutilisée pour de nombreuses autres compositions. Il développera aussi très vite son propre style d'annotations sur la manière d'interpréter ses œuvres. À cette époque commence une longue amitié avec plusieurs poètes, comme Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine ou le poète romantique Patrice Contamine, avec qui il collaborera par la suite sur le ballet « Uspud ». Il fait éditer ses premières compositions par son père. En 1888, il compose ses trois Gymnopédies pour piano. En 1890, il déménage au 6 rue Cortot, toujours à Montmartre, et fréquente le cabaret le Chat noir où il fait la connaissance de Claude Debussy. En 1891, les deux amis s'engagent dans l'« Ordre kabbalistique de la Rose-Croix » fondé par le « sâr » Joséphin Péladan et par Stanislas de Guaita. En qualité de maître de chapelle de cet ordre, il compose plusieurs œuvres dont les Sonneries de la Rose-Croix et Le Fils des Étoiles. Poursuivant son engouement mystique, il crée sa propre église : l'« Église métropolitaine d'art de Jésus-Conducteur » et lance des anathèmes contre les « malfaiteurs spéculant sur la corruption humaine ». Il en est à la fois le trésorier, le grand-prêtre, mais surtout le seul fidèle. Contraint à cette réalité, il l'abandonne. En 1893, Satie commence une relation amoureuse avec l'artiste peintre Suzanne Valadon. Bien qu'il l'ait demandée en mariage après leur première nuit, le mariage n'aura jamais lieu, mais Valadon s'installe rue Cortot dans une chambre près de Satie qui, dans sa passion pour elle, l'appelle sa « Biqui ». compose à son intention ses « Danses Gothiques » tandis qu'elle réalise son portrait. Cinq mois plus tard, le 20 juin, leur rupture brisera Satie « avec une solitude glaciale remplissant la tête de vide et le cœur de tristesse ». On ne lui connaît aucune autre relation sentimentale sérieuse et avouée. Comme pour se punir lui-même, il compose « Vexations », un thème construit à partir d'une mélodie courte destiné à se jouer 840 fois de suite. Des interprètes comme John Cage ou Thomas Bloch jouent la pièce dans son intégralité (soit 840 fois) durant presque 20 heures. La même année, Satie fait la connaissance de Maurice Ravel, dont il écrira plus tard : « Ravel vient de refuser la Légion d'honneur, mais toute sa musique l'accepte ». En 1895, il hérite une certaine somme d'argent qui lui permet de faire imprimer plus d'écrits et de changer de vêtements, abandonnant le style ecclésiastique pour le velours. Il achète un même costume en

sept exemplaires, couleur moutarde, qu'il portera constamment. Il est surnommé à Paris le « Velvet Gentleman ». En 1896, tous ses moyens financiers ayant fondu, il doit s'installer dans un logement moins coûteux, d'abord dans une chambre minuscule rue Cortot, puis en 1897, à Arcueil. Il rétablit le contact avec son frère Conrad et abandonne des idées religieuses auxquelles il ne s'intéressera plus avant les derniers mois de sa vie. Il surprend ses amis en s'inscrivant, en octobre 1905, à la *Schola Cantorum* de Vincent d'Indy pour y étudier le contrepoint classique. C'est également à cette époque qu'il devient socialiste, est employé au *Patronage laïc* de la communauté d'Arcueil et change à nouveau d'apparence pour celle du « fonctionnaire bourgeois » avec chapeau-melon et parapluie. En 1915, il fait la connaissance de Jean Cocteau avec qui il commencera à travailler à partir de 1916. Tous deux seront les pères spirituels du Groupe des Six, créé en 1920, composé de Georges Auric, Louis Durey, Arthur Honegger, Darius Milhaud, Francis Poulenc et Germaine Tailleferre. Il fait également la connaissance, par l'intermédiaire de Picasso, d'autres peintres cubistes, comme Georges Braque, avec lequel il travaillera sur « Le piège de Méduse », ainsi que sur des projets qui ne verront pas le jour. En 1919, il est en contact avec Tristan Tzara qui lui fait connaître d'autres dadaïstes comme Francis Picabia, André Derain, Marcel Duchamp, Man Ray avec lequel ils fabriqueront son premier « ready-made » dès leur première rencontre. Au commencement de l'année 1922, il prend le parti de Tzara dans le différend entre Tzara et André Breton au sujet de la nature vraie de l'art d'avant-garde, tout en parvenant à maintenir des relations amicales dans les deux camps. En 1923, il est l'inspirateur de l'École d'Arcueil, groupe informel composé de Henri Cliquet-Pleyel, Roger Désormière, Maxime Jacob et Henri Sauguet⁴. Ce groupe ne survivra pas au décès du « Maître d'Arcueil ». Le 1er juillet 1925, Erik Satie meurt sur son lit d'hôpital. L'anecdote la plus connue concernant Satie est probablement celle relative à ce que ses amis trouvèrent lorsque, à sa mort, ils pénétrèrent dans son studio d'Arcueil, auquel Satie refusait l'accès à quiconque. Ils y trouvèrent deux pianos complètement désaccordés et attachés ensemble, remplis de correspondances non ouvertes (auxquelles il avait toutefois en partie répondu) et derrière lesquels ont été retrouvées un certain nombre de partitions jusqu'alors inédites, comme celle de « Geneviève de Brabant » qu'il pensait avoir perdue. Dans un placard, une collection de parapluies et de faux-cols. Et dans l'armoire, des costumes de velours gris identiques au sempiternel costume que Satie portait toujours : il les avait fait faire d'avance et en prenait un nouveau lorsque le précédent commençait à être trop usé. L'état du studio révélait la pauvreté dans laquelle avait vécu Satie : ne pouvant vivre de ses talents de musicien, il se plaignait très peu. Quant à demander une aide financière à ses proches, c'était chose difficile pour lui. Il n'allait pratiquement jamais demander de l'aide à ses amis, lui qui était pourtant très entouré. Quelques rares proches se doutaient de sa situation, mais ce n'est qu'à sa mort, en découvrant l'appartement, qu'ils prirent conscience de la misère dans laquelle il vivait, misère qu'il surnommait « la petite fille aux grands yeux verts ». Il eut une certaine influence sur les musiciens du groupe des six Darius Milhaud, Georges Auric, Francis Poulenc, et dans une moindre mesure sur Stravinski, Maurice Ravel et Claude Debussy. John Cage revendique une filiation avec lui. Il fut pianiste accompagnateur notamment du chansonnier Vincent Hyspa au cabaret *Le Chat noir*. Une plaque à son nom est visible sur sa maison à Montmartre, à Honfleur, ainsi qu'à Arcueil. On peut visiter sa maison d'enfance à Honfleur, transformée en musée. C'était aussi le cas du petit Musée-Placard d'Erik Satie au 6, rue Cortot, à Paris, jusqu'à sa fermeture au public en 2008. Satie est souvent qualifié d'ironique, ce qui fait considérer la relation complexe qui existait entre Satie lui-même et l'humour. Souvent, il veut se libérer d'une partie de ses opinions antérieures, mais au lieu de les dénoncer, il utilise volontiers l'humour (de sorte que son public ne sache pas ce qu'il pense vraiment). Ce genre de procédé se trouve de

façon évidente dans ses Mémoires d'un amnésique, qui n'auraient sûrement trouvé aucun éditeur si elles n'avaient été écrites par Satie lui-même (en effet, Satie se moque de ses propres œuvres). À côté de ce procédé dissimulateur, Satie est forcé une bonne partie de sa vie de fonctionner comme artiste de cabaret (donc de produire des mélodies frivoles, de « rudes saloperies » selon ses dires, souvent sur des textes humoristiques). Quoique plus tard il dénonce toute cette production comme contre sa nature, souvent ce sont nettement ces mélodies qui sont les mieux connues (par exemple « Je te veux », « Tendrement », « Allons y Chochotte », etc.). À côté de cela, il écrivait et composait des blagues en qualité de compositeur sérieux, par exemple « Le Piège de Méduse » (lequel, étant en partie autobiographique, n'est pas vraiment capable de donner une idée sérieuse de Satie). Mais l'humour de Satie est sûrement le plus clair dans les annotations écrites sur ses partitions, que seuls les interprètes voient : par exemple, on trouve « Vivache » comme variante de « Vivace » dans la « Sonatine Bureaucratique » (qui est une parodie de Clementi). De même, il compose un pastiche de la célèbre « Marche funèbre » de Frédéric Chopin (deuxième pièce des Embryons desséchés). On trouve dans sa production musicale de semblables piques à propos de Camille Saint-Saëns, Debussy, etc. En somme, il ne faut peut-être pas prendre Satie pour plus sérieux que lui-même ne prenait pour « sérieux » les autres (compositeurs) ! On dit qu'il passa huit jours en prison pour avoir rétorqué au critique musical Jean Poueigh qui avait peu apprécié son ballet réaliste « Parade » : « Monsieur et cher ami, vous n'êtes qu'un cul, mais un cul sans musique ». Néanmoins, Satie a aussi écrit, à la fin de sa vie, des œuvres d'apparence plus sérieuse comme « Socrate », sur un texte de Platon traduit par Victor Cousin, ou encore six « Nocturnes » pour piano.

Adaptation, impressions : Jérôme Huet/Information, principaux faits : Wikipedia